

## Études littéraires africaines

SARR (Felwine), *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, coll. Cadastres, 2017, 59 p. – ISBN 978-2-8971-2521-9

Isaac Bazié



Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bazié, I. (2021). Compte rendu de [SARR (Felwine), *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, coll. Cadastres, 2017, 59 p. – ISBN 978-2-8971-2521-9]. *Études littéraires africaines*, (52), 224–226. <https://doi.org/10.7202/1087092ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sion civilisatrice » : celle-ci s'est retournée contre lui et a abouti à sa propre « décivilisation ».

Ce nouveau volume de la collection « Autrement mêmes » vient utilement compléter le tableau des amours coloniales dont on peut lire le récit dans cette série : il rejoint à ce titre *Toum* de Robert Delavignette (paru en 1926, réédité en 2012 avec une présentation d'Henri Copin) et *Mambu et son amour* de Louis Charbonneau (paru en 1925, réédité en 2014 avec une présentation de Roger Little). Sous ses dehors libertins, le roman de L.-Ch. Royer semble quant à lui doté d'une évidente portée moralisatrice : il prévient le lecteur contre le risque d'une déculturation et incite les colons à résister à l'appel des sirènes et aux facilités d'une liberté débridée.

Nelly LECOMTE

**SARR (Felwine), *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, coll. Cadastres, 2017, 59 p. – ISBN 978-2-8971-2521-9.**

Un an après la publication de son célèbre essai *Afrotopia*, Felwine Sarr propose une réflexion sur le monde, dans une perspective qui dépasse cette fois-ci le devenir africain qui se trouvait au centre de son précédent livre : l'auteur déploie dans ce petit volume une suite de propositions audacieuses visant à donner une réponse urgente à une crise de la « relationnalité », qui témoigne paradoxalement de l'appauvrissement du vivre-ensemble à « une époque d'une forte connectivité entre humains » (p. 10-11), cette dernière étant rendue possible grâce aux nouvelles technologies.

L'ouvrage comporte quatre parties dont la première énonce une appréciation mitigée et ambivalente de l'état actuel du monde. À l'observation d'abord positive des progrès enregistrés sur le plan social, économique, technologique, etc., succède une réflexion consacrée à la face négative de ces progrès : les inégalités et « crises multiformes » (p. 11) qui font une ombre au tableau d'une avancée globale de l'humanité. F. Sarr n'évoque pas seulement ici les manifestations visibles et comptables de ces inégalités : il les identifie également dans l'expérience de ce « trop grand nombre d'individus, [pour lesquels] ne sont garanties ni la paix, ni la sécurité, ni les conditions décentes d'existence, *encore moins les possibilités de pleinement épanouir leurs potentialités humaines* » (p. 11 ; nous soulignons). Nous avons là l'une des définitions de la violence, telle qu'elle a été théorisée depuis les années 1970 entre autres par Johan Galtung (*Strukturelle Gewalt : Beiträge zur Friedens- und Konfliktforschung*, 1975), qui voit justement dans cet empêchement des sujets à déployer leur plein potentiel un acte de violence à leur égard. C'est en considérant les crises réelles et les pertes tout aussi réelles, mais attribuables cette fois à l'inaccomplissement des possibles, que l'on peut prendre la juste mesure du

phénomène que déplore F. Sarr. Mais toutes ces observations culminent chez lui dans un diagnostic qui donne sa raison d'être à ce livre : l'absence ou l'appauvrissement de la compétence à entrer en relation avec l'autre dans un monde qui pourtant s'est donné les moyens technologiques de connecter ses différentes composantes, comme jamais cela ne fut le cas dans le passé. Il s'agit donc d'apprendre à habiter ce monde devenu un mais qui a omis de s'appuyer sur les solidarités qui seraient à même d'unir ses différentes communautés.

La deuxième partie de l'ouvrage renforce cet impératif de « faire société humaine, et plus largement construire une société du vivant » (p. 16). La réflexion de l'auteur s'appuie dans cette section sur l'Anthropocène et sur une analyse de la responsabilité de l'activité humaine qui définit ce concept. Attendu que « la seule demeure dont nous [dispositions] est la Terre », il s'agit de repenser la manière de la « maintenir viable et habitable » (p. 20). Cela passe par une redécouverte de ce qu'est la relation, dans la mesure où elle « est ce par quoi s'articulent les êtres, les choses, ainsi que les éléments d'une totalité » (p. 21).

À la lecture de ce texte de F. Sarr, on se surprend à retrouver, notamment dans la troisième partie, les grandes lignes des audacieuses utopies sans lesquelles la redéfinition de notre rapport à la Terre et au monde n'aboutirait qu'à un pessimisme résigné. L'auteur déplie plusieurs facettes de cette « nouvelle manière d'habiter notre monde[, qui] consisterait à fonder celle-ci sur la production de relations de qualité » (p. 23). Les chantiers de cette entreprise à l'échelle globale partent des cultures et des imaginaires, passent par une nouvelle cartographie de l'humain, du sensible donc, et aboutissent à une nouvelle compréhension des lieux, c'est-à-dire de la manière de les investir, de se les approprier ou de les assigner à autrui en se positionnant face à lui, à côté de lui et non en le subalternisant. Cette reconfiguration aurait évidemment une dimension politique, marquée par le développement aussi bien d'une « gouvernance » que d'une « citoyenneté » « mondiale ». L'une des caractéristiques particulières de cette citoyenneté serait son affranchissement des exigüités de toutes sortes, permettant d'associer la nécessité de l'ancrage dans un lieu particulier, la conscience aiguë de la vastitude et l'appartenance du singulier à la pluralité du monde. C'est ce qui ressort de la dernière partie du présent ouvrage. Les conditions d'un dépassement des exigüités qui excluent et appauvrissent la relationnalité y sont esquissées à grands traits : « Pour habiter le monde dans sa vastitude, il est nécessaire de mettre en face de tous les visages, dès le bas âge, le large miroir reflétant l'immensité de l'univers qui nous abrite » (p. 41-42).

Comme je l'ai signalé d'entrée de jeu, ce bref ouvrage de F. Sarr devrait être lu comme une cascade de propositions invitant au changement, à partir d'un diagnostic négatif largement partagé à propos de l'état actuel du monde. Paru en 2017, il côtoie très bien un autre ouvrage publié la même année, qui aborde la montée en humanité à partir des questions

migratoires : *Frère migrants* de Patrick Chamoiseau (Paris : Seuil). Habiter le monde appelle à se couler dans l'esprit de la « déclaration des poètes » de Chamoiseau, déclaration selon laquelle « toute Nation est Nation-Relation, souveraine mais solidaire, offerte au soin de tous et responsable de tous sur le tapis de ses frontières » (p. 136) : une parole qui sait que la reconfiguration de l'humanité passe par une audacieuse projection dans l'avenir. Tel est aussi le pacte de lecture de ce texte de F. Sarr, qui risquerait autrement d'en laisser plus d'un sur sa faim, notamment si on entendait l'interroger à propos des modalités concrètes qui permettraient à des propositions, comme celle de la « gouvernance mondiale » par exemple, de se concrétiser. Si *Afrotopia* était une lecture critique et prospective de l'espace-temps africain dans le devenir mondial, cet *Essai de politique relationnelle* propose une lecture du monde dans sa globalité, telle qu'il est permis de le faire à partir du moment où les questions soulevées se posent effectivement à cette échelle.

Isaac BAZIÉ

**VALENTE-QUINN (Brian), *Senegalese Stagecraft : Decolonizing Theater-Making in Francophone Africa*. Evanston (IL) : Northwestern University Press, coll. Performance Works, 2021, xi-202 p. – ISBN 978-0-810-14366-1.**

Fruit d'une thèse de doctorat et d'une recherche de terrain menée pendant quatre ans, cette monographie consacrée au théâtre au Sénégal propose une étude d'envergure d'une pratique ancienne, dont les résonances dans l'imaginaire sénégalais sont encore bien présentes aujourd'hui. Partant du constat qu'une grande partie des Sénégalais a un jour rencontré le théâtre – que ce soit par les récits de troupes, d'écoles de théâtre ou de tournées qui leur sont parvenus, ou encore par leur propre expérience de spectateur ou de comédien amateur –, l'auteur s'emploie à démontrer que le théâtre est resté un art vivant au Sénégal. Englobant le théâtre pratiqué de la période coloniale à nos jours, le présent essai met en évidence l'héritage pluriel des manifestations théâtrales, leurs multiples ramifications historiques, mais aussi la plasticité de leurs usages contemporains. S'attachant à l'étude des modalités de « *crafting* » de la scène sénégalaise (défini comme « *the contextual work of stages artists as they contend with, respond to, and reconfigure the implicit rules and expectations of the theatrical stage* », p. 6), Brian Valente-Quinn explore la manière dont les praticiens de théâtre au Sénégal ont pu s'emparer de la scène pour déployer un discours critique à propos du colonialisme et de ses suites, et plus largement à propos des schémas de domination et d'inégalité économique et sociale. Quoique l'auteur s'en défende, la structure de cet essai obéit pour l'essentiel à une logique chronologique : ainsi s'ouvre-t-il sur une passionnante étude de la pratique théâtrale à l'école William Ponty qui réunissait,